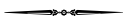


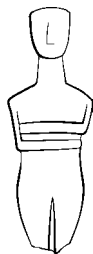
DEUXIÈME FEMME

CAROLINE POCHON



DEUXIÈME FEMME

roman



BUCHET ❁ CHASTEL

Par choix littéraire, les termes wolofs sont écrits phonétiquement, et non selon le code du wolof transcrit officiel.

© Libella, Paris, 2013
ISBN : 978-2-283-02637-3

À Maseye

J'entre au vrai royaume des enfants de Cham.
Connais-je encore la nature ? me connais-je ?
– *Plus de mots.* J'ensevelis les morts dans mon
ventre. Cris, tambour, danse, danse, danse,
danse ! Je ne vois même pas l'heure où,
les blancs débarquant, je tomberai au néant.
Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !

Rimbaud, *Une saison en enfer*, « Mauvais sang »

1

Coup de foudre à Ouagadougou

26 février, Caen

L'Afrique sera mon hôpital à ciel ouvert. Je sens la dépression sourdre sous mes pas devenus malhabiles, ralentis, fragiles à nouveau. Tout semble recommencer à faire désordre. Les choses ne se ressemblent plus, l'épuisement me tenaille. J'ai lutté, tenté de tenir bon, retenu les vannes – stress, angoisse, larmes, larmes encore, larmes à ne plus savoir d'où elles venaient. Ce qui me reste de force servira à résister à cette chute.

Mon corps a enflé depuis la reprise des neuroleptiques et attire tous les regards, qui se fixent sur mes formes lourdes, ma démarche mal assurée, toute la culpabilité

que mes fesses portent quand je me déplace et mes vêtements toujours trop serrés. Je me hais. Mon père a levé les yeux vers moi, la première fois depuis des années. Il a déclaré avec une tendre affection que je ressemblais maintenant à une grosse baleine. Je suis donc devenue ou bien je suis toujours restée une baleine aux yeux de mon père. Une baleine échouée sur son sol hospitalier, si énorme qu'incapable de regagner les eaux dont elle provenait pour retourner s'ébrouer avec ses petites sœurs.

Rues grises de Caen. Temps très lent. Mon acte du jour sera de me rendre aux Galeries Lafayette. Le ciel normand ne m'a pas épargnée. Mes cheveux mouillés collent sur mon visage, ou bien est-ce encore les larmes ? Ma pauvre masse se traîne dans le Grand Magasin, sentant le regard des vendeuses se détourner de mon corps. Mais j'ai envie de les porter en trophée, mes vilains bourrelets, les marques au fer rouge de ma souffrance, tout ce qui reste aujourd'hui de mon histoire d'amour avec Moussa Safara. J'erre longtemps dans les rayons,

incapable de m'approcher des vêtements, encore moins de les imaginer sur moi.

Parti, disparu. À Paris? En Afrique? Sans laisser de traces. M'abandonnant dans la maison de mes parents, écrasée en pleurs sur le lit de ma chambre encore ornée de posters de Madonna et Kylie. Lui aimait Bob Marley, le mystique Peter Tosh, Fela Kuti, Jimi Hendrix et tous les rebelles noirs de la planète musicale. Linton Kwezi Johnson! Moi aussi, kwezi. Kwezi de l'avoir aimé, d'avoir cru en lui, d'avoir donné le peu que j'avais. Mais on n'échappe pas ainsi à la bourgeoisie, mademoiselle, et surtout à la bourgeoisie de Caen, ah, ah! Il regardait au loin vers « Paris », « Dakar! », toutes ces villes rêvées, tous ces eldorados que nous aurions dû arpenter ensemble jusqu'à en épuiser la saveur, dont nous aurions écumé tous les bars, bu tous les vins et liquidé les alcools forts. Toutes ces villes dont l'ivresse devait nous prendre ont maintenant disparu. L'avenir est éventré. Que faire de ma vie désormais dans un univers où plus rien n'a de sens, où les

choses sont si poisseuses de réalité, désespérément calmes et bien à leur place ?

Je prends la fuite, cours dans les rues, je perds haleine, repères, souffle de vie, je tombe, me relève ; oui, certes, des gens me regardent, mais n’y pense plus Hortense, je ne vais nulle part, je cours. Rentrer chez mes parents – à la maison – pour le dîner, à l’heure pour éviter les réflexions, ne pas révéler mon gouffre intérieur et risquer de nouvelles représailles psychiatriques. Ma vraie vie ne peut être qu’ailleurs. Je cours pour que sorte le mal de moi, pour qu’un signe m’ouvre le chemin. Entre dans l’agence de voyages, fébrile, essoufflée. Des regards encore. Anna-Maria avait dit : « Fespaco, Ouagadougou. » L’hésitation me vrille la cervelle. Doute et redoute. Que ce geste soit mon cri de renaissance. Ce voyage me lavera l’esprit, redonnera un peu de paix à mon âme, réchauffera mes pensées. L’Afrique tant rêvée sera – par moi, exultante ! – foulée aux pieds, mordue dans sa chair avec volupté, embrassée d’amour, dévorée comme un festin tant

attendu, après cette longue faim qui me laisse exsangue – courant comme une folle dans les rues grises de ma ville. Ma ville où il ne se passe jamais rien. Ma ville d'où je veux disparaître. Ma ville qui me tue à petit feu, qui m'étouffe, m'empêche de vivre, de danser, de rire, de crier, de jouir ! Ma ville de province étriquée où toutes les filles de mon âge ont des foulards en soie, des escarpins bleu marine, des maris médecins et le *Figaro Madame* sur la table basse du salon, comme chez les parents – et les grands-parents. Ma ville où mon corps en lambeaux n'a plus rien à faire. Ma ville qui finira par me suicider si je ne m'échappe pas.

Soir

« Ouaga-gou-gou ! Qu'est-ce que tu vas faire à Ouaga-gou-gou ? Il n'y a même pas la mer ! Fespaco ? *Fesse pas quoi* ! Festival de films africains ? Tu vas encore nous ramener un Nègre. Moussa Safara, ça ne t'a pas suffi pour comprendre ? » Je n'ai pas eu la force de dire à mon père qu'on ne

disait pas « Ouaga-gou-gou » mais « Ouagadougou », et qu'il fallait qu'il me laisse tranquille avec Moussa Safara. Débarrasser quelques assiettes pour quitter le champ de bataille, en glissant discrètement sur ma langue un demi-Xanax. Ma mère l'a regardé avec insistance – il y a entre nous une connivence fort ancienne à trouver mon père con et à reconnaître notre incapacité à le changer, puis elle a dit : « Mais Guillaume ! Laisse donc Hortense faire son ethnographie... »

28 février, aéroport de Roissy

Bien que désapprouvant ce voyage qui échappe à son tendre contrôle, ma mère a tenu à m'emmener à l'aéroport de Roissy en voiture et je n'ai pas eu le courage de refuser. Elle m'a acheté une provision d'écran total et de médicaments coûteux contre les fièvres tropicales. J'ai aussi trouvé – plus tard – une boîte de préservatifs dans la poche de mon manteau. Quitter Caen. L'amour de Moussa Safara, oiseau nocturne

insaisissable, n'avait fait que me renvoyer dans les cordes de son giron tentaculaire. Quitter Caen, la phrase navigue dans une boucle bien structurée de mes circuits neuronaux, désormais en état d'alerte. J'avance maintenant seule dans l'aéroport dont les reflets me renvoient mille images. Attirée par les miroirs, jamais complètement certaine d'exister en leur absence, j'évite cette silhouette engoncée dans un manteau que mes mains ont renoncé à boutonner. Quand Moussa Safara est parti, j'ai coupé mes cheveux très ras, moins définitif que de se trancher les veines. Mes yeux sont bleus, comme ceux de ma mère. Je devrais peut-être les maquiller plus ? Mes cheveux – blonds, comme les siens aussi. Je suis le portrait de ma mère. Mais ce portrait m'écrase et je voudrais tant m'en défaire.

« Toi, Hortense ! Dans les rues de Dakar », il disait. Fouler la terre de mes rêves, de mon pays de cocagne, là où est mon cœur ! Ma mère et sa douce anxiété m'ont laissée à mon destin, et désormais, seuls les rythmes scandés par la voix de

Youssou N'Dour semblent me porter dans cet aéroport où j'attends mon envol, perdue mais persuadée qu'ailleurs me sauvera : « *Dem, dem!* » Moussa Safara m'avait fait écouter ce morceau un soir, dans un bistrot tenu par un Sénégalais. Je me souviens de cette odeur d'encens. Ivre, il aimait danser. Il se levait, un sourire intérieur venait habiter son visage, il touchait son ventre, levait un bras alangui, et j'essayais peu à peu mais en vain d'entrer dans sa danse. « *Dem!* » pour « partir! ». Fuir sa famille, fuir sa case, fuir sa cour, fuir sa belle-mère, fuir les coépouses de sa mère, fuir la loi du père. Moi aussi, fuir! Fuir mon père sévère et ma mère trop aimante.

Vol Paris-Ouagadougou, 19 heures

« Pas le premier soir » chante une ritournelle dans ma tête, alors que mes yeux se fixent sur le chapeau brodé africain (rouge, jaune et vert, séduisant?) d'un homme noir qui vient s'asseoir à côté de moi. Avec mes cheveux blonds, mes yeux bleus, mon

sourire pas trop inaccessible, je n'ignore pas à quel point j'incarne bien la France ! La petite oie n'est donc pas tout à fait blanche, mon père n'a pas tort au fond. Et s'ils savaient... pas trop farouche, aimant danser et faire l'amour !

Il avait fallu un jour dire au revoir aux garçons « bien de chez nous » et autres gendres idéaux – serviles ou méprisants –, portant dans leur cartable des destins prévisibles, ennuyeux et si semblables les uns aux autres. Rencontres hors rallye, hors norme, hors catégorie, pour se sentir vivre, aimer ou être aimé ? Juste vivre ? Ernest avait les yeux noirs et la peau douce, il me trouvait sexy. Il était en deuxième année de droit et rêvait de revenir un jour à Yaoundé en triomphateur ; après son départ pour Paris, il n'a plus donné de nouvelles – m'a-t-il jamais manqué ? Waziz, compagnon des jours sombres à la cité U, un Sénégalais qui pratiquait le mélange prière-et-bière, brève consolation après la disparition d'Ernest. Puis la musique a tout emporté ; un grand tambour parleur a battu

le rappel et je suis arrivée ventre à terre, écumante et joyeuse, dans les sous-sols de la faculté de Caen, où Kouassi jouait du djembé, son regard vrillé dans le mien ; sur ses rythmes, mon corps pouvait déjà entrer en transe. Et puis Fidèle, dont les danses ivoiriennes endiablées électrisaient toutes celles qui se trouvaient sur son passage... ! Son corps noir luisant, tout en muscles, semblait celui d'un dieu descendu sur la scène. Une nuit, une seule nuit. Mais une nuit de grâce. Et comme j'étais fière qu'il m'ait accordé cette nuit. Fidèle, ma plus belle conquête. Les hommes que j'ai aimés m'ont donné l'Afrique, sa chaleur, ses nuits sans fin, sa musique, sa danse, ses improvisations, son bricolage quotidien, ses langues qui chantent dans la grisaille, ses éclats de rire sans Banania, sa connivence de parias, ses combines miraculeuses. L'ailleurs dans ma vie provinciale, la joie d'être belle et heureuse – par moments. L'amertume de l'exil, l'attente et les rendez-vous manqués, le racisme subi, supporté, jamais vraiment tenu en respect et à tout moment prêt à ressurgir. L'Afrique en France vit avec tant

de force! Mais elle n'y est qu'un fantôme envahissant.

Le festival commence à bord, tout le monde se connaît et s'interpelle dans une chaleureuse excitation. De grands rires joviaux traversent l'avion, des accents africains fusent de partout et toutes ces voix ne semblent parler que d'une chose : l'indépendance! Je me fais minuscule, introduite dans cette colonie de vacances comme par effraction. Et ce corps trop lourd que j'ai maintenant ne fait pas rempart à la timidité qui m'envahit. L'homme au chapeau brodé a entrepris de faire ma connaissance, il se révèle être un réalisateur malien, s'étonne que sa célébrité ne soit pas venue jusqu'à mes provinciales oreilles. Il me tend une carte de visite ornée de masques africains présentant Samba Sidibé comme réalisateur, auteur, producteur, distributeur, monteur et acteur. « Descendant de l'un des rois du Mandé », précise-t-il, non sans un deuxième degré qui me le rend enfin rassurant.

Est-ce que, moi aussi, j'ai un film au Fespaco? Je suis juste venue rejoindre Anna-Maria, qui a été mon professeur de cinéma à la fac de Caen. J'ai eu également deux graves dépressions nerveuses et aimé un homme sénégalais à en devenir folle, veut-il tout mon curriculum vitae? Ma ville natale ne lui dit rien mais : « Ah! Tu es une copine d'Anna-Maria! Il fallait le dire tout de suite » et nous devenons de grands amis, il est maintenant prêt à me présenter tout le milieu du cinéma africain, en particulier le Colonel, du Ministère, qui s'occupe du financement des films. Je suis du regard un homme aux cheveux grisonnants, portant une chemise hawaïenne à motifs tam-tam tendue par un ventre un peu proéminent. Il est debout au milieu de l'avion, tenant par la main une jolie femme à la peau caramel, pris dans une conversation très extravertie avec un homme noir aux cheveux gris. Samba Sidibé me glisse à l'oreille : « Ancien militaire reconverti dans le culturel africain, je ne te dis pas les choix éditoriaux, ah, ah! Enfin, tu dois savoir qu'il n'y a pas

si longtemps, il n'y avait que des militaires et des missionnaires sur le continent... ! »

– Et des aventuriers ?

Ma voix est inaudible. Je me trouve aussitôt inepte. Arthur Rimbaud était dans ma tête, comment le lui expliquer avec simplicité – mais il me faudrait un jour passer à autre chose. Samba Sidibé m'observe avec un sourire au coin des lèvres, il est prêt à ajouter quelque chose et puis, finalement, ne dit rien. Je replonge dans *Une saison en enfer*.

23 heures, Ouagadougou

« Je ne parlerai pas, je ne penserai à rien, mais l'amour infini me montera dans l'âme¹... » Sur le tarmac brûlant de la nuit, la terre africaine m'enveloppe de sa chaleur moite et mon réalisateur-producteur se demande pourquoi je m'arrête en bloquant tout le monde sur l'escalier, est-ce que je

1. Arthur Rimbaud, « Mauvais sang », *Une saison en enfer*.

vais bien, est-ce que j'ai besoin d'aide? L'individu ne connaît même pas le nom d'Arthur Rimbaud, j'ai compris depuis un certain temps que l'histoire n'irait pas bien loin. Il semble finalement me trouver un peu louche et s'éloigne en répétant un mantra sur mon identité de poétesse venue de la France pour séduire les Africains sur leur propre terre.

Seule dans l'aéroport. Nuit noire, visages noirs. Le répondeur d'Anna-Maria est sur messagerie : « *Helloow! Nangadef! Mboté nayo!...* Eh oui, je ne suis pas disponible! » Mes euros en pagaille, qui en veut ici? Une foule de porteurs burkinabés veut se saisir de mes bagages. Premier moment d'affolement. La chaleur, merveilleuse et étonnante pour février, devient soudain étouffante. Mon manteau, mon pull, mon écharpe, mes vêtements, j'enlève tout, me retrouvant presque nue, mais qu'importe. Cela fait beaucoup à porter, je ne vais pas y arriver. Me laisse tomber dans un coin, l'envie de pleurer commence à poindre. Un vide aux relents de panique dans ma tête.

Trouver un lieu où me protéger de toute cette agitation. À Caen, j'ai pris une réservation par Internet dans l'hôtel le moins cher de la ville. L'hôtel Amoulsolo.

Le taxi roule à toute vitesse. Par la fenêtre ouverte, la cité sahélienne se dévoile à mon regard hypnotisé. Des poètes de sept ans, en guenilles, assis sur le trottoir cabossé; leurs yeux grands ouverts croisent brièvement les miens. Des femmes en robes polychromes ondulent, leur charge sur la tête, dans une danse souple et urbaine. Doublé sans clignotant par des motos pétaradantes chevauchées par des dames aux chevelures invraisemblables, le taxi file dans le désordre de la ville. Les échoppes éclairées au néon illuminent la nuit, laissent échapper des musiques. Poussière et lumières. Samba Sidibé promet à « la poétesse » de retrouver Anna-Maria « rrrapidément ». Sur son téléphone portable – Bintou, Catherine, Barbara, Josette. Chaque fois, dans un jonglage brillant, un rendez-vous, des cadeaux de la capitale pour l'une, de l'amour pour l'autre... Après

avoir lissé en arrière sa chevelure et remis en place son couvre-chef, il me laisse seule dans le taxi devant un grand hôtel luxueux : l'Indépendance. C'est là que tout, absolument tout, se passe. Je comprends enfin pourquoi on ne parle que d'indépendance au Fespaco.

Le chauffeur ne veut pas aller plus loin sans CFA, il prend les dollars, pas les euros. Est-ce que les taxis prennent les CFA en France ? Il me pousse hors de son taxi en hurlant contre tous ces touristes européens qui prennent l'Afrique pour un Club Méditerranée alors que leurs propres ressortissants en Europe sont traités comme des clébards galeux ! Sa fureur m'éclate au visage, il jette mon sac de voyage à mes pieds. Des larmes incontrôlées montent à mes paupières.

Plus tard dans la nuit, hôtel Indépendance

Traînant ma valise à roulettes, mes inutiles manteaux et pelures mohair, j'ai envie

de disparaître. Vertige de l'eau bleue turquoise de la piscine de l'hôtel, éclairée de l'intérieur, reflétant l'ambiance irréelle régnant alentour : lumières tamisées, musique *lounge* distillée par un orchestre africain, belles personnes déambulant le long des massifs de plantes fleuries, serveurs en livrée, bijoux, étoffes, élégance, Blancs et Noirs semblant se mêler dans une parfaite harmonie –, cette harmonie contre mon intérieur en décomposition.

– Messieurs, camarades, *samay kharit*, je vous présente : Hortense, la poétesse.

Couleur cash annoncée par Samba Sidibé. On m'assoit de force à la table des cinéastes sénégalais. Tous ces regards tournés vers moi provoquent une forte envie de disparaître. « Le Sénégalais est voleur, menteur et paresseux », a toujours dit mon père. Pensée obsédante, pour Moussa Safara; pensée qui bouscule les autres, en entendant ces cinéastes parler wolof. Langue belle, rauque et chantante à la fois, mystérieuse, fascinante, langue de l'Autre, langue de l'amour. Leur français virevoltant

se mêle à la langue sénégalaise. Parfois, un mot parvient jusqu'à moi; je m'y accroche. Le reste du temps, Moussa Safara *on my mind*. Des mots intermittents. Une phrase.

– Un bon film sera un film utile.

« Utile » claque dans l'air, le « i » est dur et sec, « i » de « film », « i » de « utile », les « i » me poignent. Moussa Safara ne me quitte pas, mais le réel me traverse par une voix sénégalaise.

– Mais *boy!* Un film utile ne fera pas un *bon* film.

Et *boy!* N'est-ce pas ainsi que les *boys-Dakar* commencent toutes leurs répliques, même si Dakar ne me connaît pas encore? Replongée dans le wolof. Des bribes arrivent à ma conscience. Un Xanax pour chercher l'équilibre intérieur. L'un des cinéastes impose le silence. Il porte une petite barbe à la Hô Chi Minh et des lunettes rondes. À ses côtés, deux jouvenceaux agitent leur

éventail. Sa voix est autoritaire, paternelle. Aparté – Samba Sidibé me présente le monsieur comme le doyen de la soirée, expliquant que le père fondateur Sembène Ousmane (revoyez vos cours de première année, mesdemoiselles) est actuellement au festival Sundance, aux États-Unis.

– Un bon film ou un bon film *africain* ?

Les cinéastes sénégalais plongent un instant dans l'abîme de la perplexité. Je me cache dans ce silence. L'homme porte une casquette gavroche, il a un sourire *saiï-saiï* mais je ne m'accroche pas à cette nouvelle branche.

– Un film africain ? La définition est déjà coloniale, camarade !

Une cascade de rires masculins m'entraîne dans son tourbillon de vie. Le temps est dilaté. Langue déjà familière, mais plus de repère. Le wolof est reparti à toute vitesse, chargé d'expressions, d'accents

toniques dont tout m'échappe – et l'aimer ne change rien.

« Le cinéma est un outil de développement. » Deux ou trois chopes de Flag s'entrechoquent. Faut-il comprendre ou seulement voir? « Une caméra vaut un bulldozer! » Bulldozer. Le mot rebondit dans ma tête, sans que je parvienne à voir autre chose que l'image d'un bulldozer avancer lentement sur moi. J'ai perdu le fil et plonge mentalement dans l'eau apaisante de la piscine. Un bulldozer dans une belle piscine.

Et le « poète de Keur Massar »? Je lève la tête au mot « poète », le bulldozer cesse soudain de me prendre en étau. Il serait à la fois comédien, conteur, chanteur, cinéaste à ses heures... Rêveur pour les uns, génie incompris pour d'autres. « Il cherche toujours une productrice? » Tout le monde rit. À quoi peut bien ressembler « le poète de Keur Massar »?

Très tard, la même nuit, hôtel Amoulsolo

Pas un Blanc dans le hall sale et poisseux éclairé par un néon blafard, excepté un type sans âge affaissé dans un vieux canapé. Autour de lui, dans un troublant ballet, des femmes en short ou en minijupe se serrent contre des hommes. Des corps enlacés, le sexe ruisselant des murs, les sons étouffés et déformés de ma perception, ma peur, la chair. Un flot d'émotions refoulées émerge en une inconvenante envie de vomir. « Doucement-doucement »... Sourire languissant du réceptionniste burkinabé, 10 000 francs « céfa » correspondent à cent francs français, il ne semble pas avoir pris conscience du fait que je suis pressée, si pressée de m'enfermer pour reprendre ma respiration, il ne comprend pas que je ne me souviens plus des francs français mais qu'il y a urgence à me retrouver seule ; il se lève mollement pour aller chercher une vieille calculatrice, l'attente est infinie, et conclut en énonçant lentement, si lentement, un chiffre en euros. Je termine dans une chambre en béton non peint sans

climatiseur, une vieille moustiquaire ornant le lit. Ma porte ferme à clé.

29 février, hôtel Amoulsolo

L'appel à la prière de cinq heures du matin me réveille en sursaut mais je me rendors jusqu'à l'appel suivant. Au réveil, il est midi. Dehors, la lumière m'éblouit. Une horde d'enfants m'assaillent à peine posé le pied dans la rue poussiéreuse. Leurs regards sont si beaux, je suis un moment submergée, comment donner à tout le monde? Ils sont six ou huit, avec leurs sébiles et leurs tee-shirts troués. Je les repousse à contrecœur et m'avance dans la rue, au hasard. Il me reste assez pour acheter à un marchand ambulant un beignet au mil. Un étouffe-chrétien! Le mot se met à tourner comme le tambour d'une machine à laver. Qui dit « étouffe-chrétien »? Mon père. Ma mère aussi. Tout le monde dit « étouffe-chrétien ». Guillaume le Conquérant disait déjà « étouffe-chrétien ». Mais moi, dois-je donc perpétuer cette

tradition ridicule et barbare? L'avoir pensé, n'est-ce pas déjà une manière de pécher? Mais pourquoi suis-je là, seule dans les rues de Ouagadougou, parlant de péché à mon for intérieur à moitié déboussolé? Il fait déjà très chaud. Au loin, comme un mirage dans la lumière qui densifie l'espace, on m'indique la Société Générale – venue se dépayser sous les tropiques, elle aussi.

Avenue Kwame Nkrumah

Le distributeur est gardé par un vigile qui somnole, sous sa casquette à visière un peu trop grande. L'air est délicieusement climatisé, l'argent sort du guichet comme par miracle, me procurant immédiatement un puissant sentiment de soulagement. Je passe la porte avec une légèreté toute neuve, le vigile me souhaite un bon séjour et me conseille de faire bien attention à mon argent. La chaleur me fait fondre presque instantanément sous le regard des mendiants allongés sur le sol terreux.

Je suis maintenant en quête d'un téléphone portable pour joindre Anna-Maria. Un vieux Post-it exhumé du labyrinthe de mon sac à main me donne le numéro à huit chiffres de son portable burkinabé. Près du marché, des jeunes me vendent une puce africaine, à installer par leurs soins, ou ceux de leurs collègues, il faut déverrouiller un code mais « pas de problème », ils ont une grande habitude des téléphones portables. Il faut aller avec eux. On m'entraîne, à travers le dédale du marché, jusqu'à une échoppe dans laquelle règne un désordre indescriptible. La poussière recouvre toutes les précieuses pièces, pas un des ordinateurs du lieu ne semble fonctionner, surtout pas ce vieux Macintosh qui ressemble à celui sur lequel j'avais tenté, sans y parvenir, d'écrire mon premier scénario. L'opération dure des heures. Mes yeux, habitués à la pénombre, voient mon téléphone réduit en charpie circuler entre plusieurs mains. Quand arrive sur un plateau en plastique chinois le repas de midi, une viande en sauce avec du riz, on me convie à le partager, je me rappelle que j'ai faim et

c'est une sensation universelle. Mes réparateurs sont ravis que j'aime le piment et m'assaillent de leurs mots vifs : « Tu as déjà fait l'Afrique, toi? Tu es africaine déjà, toi? » Je me surprends à leur raconter le maquis sénégalais de Caen et ses poulets *yassa*... Anna-Maria me dira plus tard que j'ai payé quatre fois le prix normal. « À l'Indé, on aurait pu te le faire très facilement. » Elle est ici parce qu'elle est la productrice d'un cinéaste togolais, ou béninois – je ne sais plus. Elle m'a tellement parlé du Fespaco, du fait qu'on y rencontre les gens « plus facilement qu'à Cannes », que l'ambiance est « tellement bon enfant ». Je la cherche maintenant dans le hall de l'hôtel Indépendance, au bord de la piscine, dans les salles de cinéma. Mes appels se heurtent toujours à son horrible messagerie. « *Helloww! Nangadef, Mboté nayo!* » Déambulations à sa recherche dans les rues de Ouagadougou. Chaleur et poussière. Je suis là, sur le Continent, dans les rues de terre rouge, roulant en taxi-clando, fenêtres ouvertes, sans ceinture de sécurité, devant les maquis d'où s'échappent des sons de

makossa ou de coupé-décalé. Odeur de plastique brûlé, sourires aux dents blanches, refrains en reggae, ciel d'un bleu sûr. Rien n'a plus d'importance... Cris, danse, danse, danse, danse!

Après-midi, centre de congrès Liptako

Mes pas de festivalière désœuvrée me mènent à la conférence sur l'avenir du cinéma africain. Assise sur des gradins durs, assoupie sous l'effet narcotique des discours convenus, j'assiste sans grande vigilance au dépeçage d'un avenir déjà écrit, jouet fragile dans les mains encore lourdes des anciens colonisateurs. Leurs propos lénifiants oscillent entre pessimisme et paternalisme. De hauts fonctionnaires africains moulinent sur un ton monocorde des mots en « tion », « distribution, production, création », tandis que le Colonel, trônant au milieu du podium, toujours modestement vêtu de sa chemise à motifs tam-tam, reste avare de ses mots. Je le vois jeter un œil à l'horloge murale – déréglée. Il

fait chaud. Je m'endors. Et soudain, comme un coup de bâton sur la peau d'un tambour, comme un coup de feu tiré en l'air, un tribun se lève dans la salle. Il a la peau très noire, un visage fin. Sa colère propulse les mots hors de lui, il n'a pas besoin d'un micro, ni de monter sur l'estrade, ce qu'il a à dire, il le dira sur-le-champ. Toute la salle, comme moi, s'est tue pour l'écouter.

« Je vais vous dire la vérité ! Je vais vous dire la vérité sur le cinéma africain. Celle que vous prétendez voiler avec vos discours. La vérité, c'est qu'il n'y a pas d'argent pour faire les films. La vérité, c'est que les artistes africains vivent des vies misérables ! J'en ai vu, des griots, des conteurs, des troubadours de l'Afrique ! » Et dans son verbe qui enfle, il dénonce l'hypocrisie, les corruptions multiples, l'allégeance obligatoire à des subventions françaises pour faire du cinéma en Afrique. Dans sa bouche, le cinéma n'est plus un jeu ni un divertissement, c'est une lutte pour la vie, une lutte pour la survie de l'imaginaire de peuples affranchis du joug colonial et aussitôt remis sous tutelle. « Mais, nous, cinéastes

africains, jamais nous ne renoncerons au cinéma ! Parce que les peuples africains ont besoin de nos images. » La salle retient son souffle. Il parle maintenant de la télévision. Toujours, le feu. « C'est une mère qui tue ses enfants, cette télévision africaine, qui se dit pauvre au point de nous laisser crever de faim. Qui préfère qu'on lui offre gratuitement des programmes concoctés là-haut, en France, plutôt que d'aider ses cinéastes à faire – ne serait-ce qu'un film ! Rien qu'un petit film ! Nous en mourons tous, de ne pas pouvoir faire des films dans nos propres pays ! Et nous voulons une télévision africaine, pas une télévision qui mange au râtelier des ministères parisiens – et consorts... ! » Il n'y a que les Sénégalais passés par la scolarité française ancienne école pour employer l'expression « et consorts ». J'ai la chair de poule. L'orateur tend le bras et désigne d'un mouvement circulaire la salle, qui écoute toujours, suspendue au pouvoir de ses mots. « Alors que nos dirigeants s'affichent ici, au Fespaco, étalent leur opulence, revendiquent fièrement les bannières locales, comme si

nous étions des équipes de football! Mais nous ne sommes pas des footballeurs, encore moins des mercenaires... Et sachez que cette année, comme les autres années, le Sénégal n'a pas de film à montrer. Ni au Fespaco ni même au public sénégalais. Alors? Alors il nous faudra risquer, produire, filmer, en un mot vivre! Et dange-reusement! Être pauvre, cela peut être un privilège. Oui. Un privilège!» Il se tait maintenant. Je regarde son visage encore hanté par la colère. Il tremble et se rassoit. Il est seul, personne à côté de lui. Soudain, toute la salle applaudit.

Soir, hôtel Indépendance

Force du désir qui me prend aux entrailles. La maison Kodak et la chaîne de télévision française dont le film musical, pourtant déjà diffusé, a séduit le parterre, donnent un cocktail, guidant tous les pas avertis vers le bord de la piscine. Anna-Maria toujours invisible, j'erre comme un

fantôme autour du bar où picorent les mondains du cinéma africain.

Il est là, seul, une bouteille de Fanta à la main. Mon cœur en branle-bas de combat, lui dire qu'il m'a ouvert les yeux, que ses mots résonnent encore en moi. Et bien sûr, aucune phrase intelligente ne sort de ma bouche jouffle. Il se tourne vers moi, me sourit avec une douceur insoupçonnée et dit qu'il a peur de mes yeux, qu'il n'en a jamais vu d'aussi bleus. Est-ce que je suis un esprit, un *djinn*, que la France lui envoie pour le mettre à l'épreuve? Flattée, étonnée, balbutiante, le sourire figé aux lèvres, je m'entends dire que je m'appelle « Hortense », ce prénom si empêtré dans la vieille et sinistre France.

– « Ô terrible frisson des amours novices sur le sol sanglant et par l'hydrogène clartoux... Trouvez Hortense¹ ».

Comment est-ce possible, dieux et déesses païennes, venez-moi en aide!

1. Arthur Rimbaud, *Illuminations*.

Dites-moi si c'est un rêve. Je parle à toute vitesse, non pour me justifier mais parce qu'il a la clé de ma mère qui aimait Arthur Rimbaud, de mon père qui aimait Napoléon, de leur entente sur mon prénom principalement, il sourit en m'écoutant, comme s'il savait déjà tout. Et lui? On l'appelle le « poète de Keur Massar ».

Le griot, le magicien des mots, car le verbe est Dieu dans la chair égarée rappelle Valéry, car le poème est donné par Dieu, la parole est celle de Dieu et retranscrite par le prophète, elle est poème. Est-ce que j'ai lu Aimé Césaire? Sa voix de conteur me fouette et son lasso m'enserme doucement. Il sourit, sûr du pouvoir des mots. « Mais ah! La rauque contrebande de mon rire¹... »

Dire Caen ou pas Caen? – « Caen! Tu habites à Caen! C'est la ville où a vécu Senghor! Tu connais le président, mais

1. Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine, 1939.

as-tu entendu sa poésie? »... Il entonne comme un chant immédiatement subjuguant, une psalmodie adressée à mon âme rebelle. « Seigneur Dieu, pardonne à l'Europe blanche! » ... « Et que fais-tu à Caen? » Un peu honteuse, car je n'ai jamais cru que le cinéma puisse s'acquérir par les diplômes... « Ah! Je cherche justement une scénariste. »

« J'ai aimé une femme qui s'appelait Hortense, en France. » Signes, signes! Je déchiffre avec lui l'équation mystique des dix années passées en France, du retour en Afrique en laissant une fille métisse, Naima, jusqu'aux dix ans – jour pour jour – passés au Sénégal. « Je viens de payer ma dette à la France. Mon marabout m'a dit qu'il m'arriverait quelque chose d'incroyable si je venais au Fespaco. » Est-ce que je suis un *djinn*, un génie que la France lui envoie, avec mes yeux étranges? « Votre marabout?... Vous avez un marabout? » Il rit. « Mais Hortense!... – et j'aime qu'il prononce mon nom! – pas un marabout qui fait des gris-gris, un saint homme. C'était

un fonctionnaire international, il a tout quitté pour vivre pleinement sa foi. J'aimerais que tu le rencontres. Je peux te dire tu? » Et moi, est-ce que je suis croyante? « Mon père est catholique et moi, depuis que j'ai onze ans, je déteste les églises! »

« J'ai aimé un homme sénégalais, en France. Dakar devait être... » Il s'approche de moi, tout tourbillonne autour de nous comme une valse. Je n'ai plus l'habitude de l'alcool. Je ne saurais pas dire son âge. Je remarque ses lèvres généreuses. La couleur de ses yeux me frappe soudain – paillettes d'or. « L'Afrique lui manquait trop. C'est aussi ce qui a détruit mon couple en France. L'homme africain, lorsqu'il est immigré, n'est pas pleinement lui-même. En Afrique, il est dans son royaume. Il a des choses à offrir, il possède tous les codes. Moi, j'ai fait le choix de l'Afrique. Même si c'est un choix difficile. L'Europe, c'est une aventure ambiguë. Tu connais ce livre de Cheikh Hamidou Kane? »

Il reprend un Fanta, me tend un verre de champagne offert par la maison Kodak, partenaire officiel du festival, et nous déambulons côte à côte sur cette terrasse agrémentée d'une végétation tropicale, où s'agite le microcosme du cinéma africain.

19 heures, hôtel Delwendé

Pour la première fois de ma vie sans Moussa Safara, envie d'être belle. Je regarde mon corps dans la glace de la salle de bains, en pince les bourrelets comme pour les faire disparaître, ai un moment envie de tout laisser tomber. Oh! J'aimerais, comme les autres filles, entrer dans des jeans *slim*, mais rien ne me va, tout craque sur moi, rien n'a de forme. Du rouge à lèvres, et pourquoi pas? Du mascara, et pourquoi pas? Ce décolleté ne me va pas. Il faut l'enlever. Mais non, il faut le remettre. Il me serre, m'étrangle. Non, il est très bien, tu es très bien, quelques kilos en trop, qu'est-ce que ça peut bien faire? Je remets le décolleté, lui invente un châle

protecteur, les Africaines ne sont-elles pas souvent grosses et pourtant, elles osent de grands décolletés, ont-elles tous ces scrupules? C'est que le noir ne me va pas. Mais je n'ai rien d'autre à me mettre. Il m'a invitée au cinéma. Le noir te va très bien, Hortense. Anna-Maria ne m'importe plus, j'ai omis d'envoyer comme promis des messages à ma mère pour lui dire que tout va bien – les cannibales ne m'ont pas encore capturée.

20 heures, cinéma en plein air

Il est debout devant l'entrée du cinéma, m'attend en aspirant de longues bouffées d'une cigarette. Et moi, heureuse de le retrouver, rassurée, excitée, bondissante. Pour lui, le temps n'a pas d'importance – il est porté par l'atmosphère –, et tout l'espace du monde lui appartient virtuellement. Il veut savoir pour qui je me suis maquillée ce soir. Nos corps se désirent dans l'air tropical. Le film africain se transfigure, lesalebasses deviennent bijoux, les

baobabs ruissellent de joie, le tambour chante l'opéra avec une joie lyrique, la terre sèche appelle le baiser, la lenteur s'emballa, le temps disparaît. Il n'y a pas de frontière entre l'écran et le ciel étoilé. Je rêve qu'il m'embrasse, oh!...

Bar du Wakati, 23 heures

Nous rejoignons la faune festivalière dans un bar en plein air. Il me présente à ses amis, cinéastes, critiques, comédiens. Nous ne sommes plus, au milieu des autres, que l'un par rapport à l'autre. Tous les mots qu'il prononce me semblent secrètement adressés. Il cite Rimbaud, René Char, Senghor. Muette mais heureuse, je nage dans la certitude de mon désir.

Samba Sidibé interrompt notre début de romance en m'invitant à danser. Seydou me suit des yeux sur la piste. Je sens son œil posé sur moi alors que je danse, sur mon dos, sur mes fesses, sur mes seins, sur mes cheveux lâchés, mouvants, sur le mascara dont j'ai finalement ourlé mon regard. La

danse me sauve et me libère. Son désir brûle en moi tandis que je tourbillonne au bras de l'autre. L'alcool, la danse, le jeu des regards, tout tourne en moi et m'innerve. Quand je reviens m'asseoir, ses yeux incendient les miens. L'agitation et la musique ne nous concernent déjà plus. J'ose à peine le regarder. Il devient songeur. Samba Sidibé lui lance une phrase en wolof, qui reste sans réponse. Une lutte intérieure traverse soudain le front de mon poète. Il se lève et dit : « Je dois aller m'étendre. À demain, j'espère, Hortense. J'ai aimé notre rencontre. Elle est sans doute cosmique et doit rester spirituelle. » Je ne suis pas sûre de comprendre ces mots. Le bonheur va-t-il m'échapper ? Je sais que si je n'ai pas d'audace ce soir, je perdrai l'homme de ma vie. Un incendie ravage les faubourgs de la ville et rougeoie dans la nuit. Le taxi file à toute allure. L'Indépendance. Je frissonne. Ne pose pas de questions. La place centrale. Le monde est loin. La mosquée. Il n'y a plus que lui et son corps si proche du mien. Hier encore, inconnu. L'hôtel Amoulsolo. Je lui demande de rester avec moi.

Nuit

« Et parce qu'elle se donnait ainsi à lui, elle était africaine. » Sa voix glisse sur ma peau. Étendus sous la moustiquaire dont la lumière irréaliste inonde les draps blancs, nous nous regardons en silence. Pas de timidité, pas de pudeur, un désir sans affolement. Sa peau noire, ma peau blanche. Cette compréhension à demi-mot, communion, bribes de vie racontées, serment qui se prépare, tout semble faire de l'union de nos corps un moment inattendu mais nécessaire et nous serons à la hauteur de notre destin. « Je ne peux faire l'amour qu'à une femme qui est ma femme. L'amour ne signifie rien s'il n'est pas sacré. Pour moi, dès ce soir, Hortense, tu es ma femme. » Mon cœur bat fort. Jamais personne ne m'a fait une telle déclaration. Jamais je n'ai été aimée ainsi, jamais je n'ai été aimée ! Et je sais qu'il dit vrai. Il éloigne d'un revers de main préservatifs, pilule, « toutes ces inventions occidentales destinées à brimer l'épanouissement des femmes ». Si j'ai un enfant de lui ? Ce sera son plus grand

bonheur. Si j'attrape le sida? Il ne l'a pas et il « préfère la fidélité ». La phrase aurait dû me faire sourire. Si je lui transmets le sida? Il sait que je ne peux pas lui faire de mal. Je reste un moment sans rien décider, mais très calme, confiante, allongée tout près de lui. Renouer avec le sacré.

1^{er} mars

Matin désenchanté. Le soleil est déjà haut derrière les persiennes de la chambre. Le prince charmant a disparu, le rêve s'écroule. J'aurai au moins eu mon moment parfait. Toute ma déception s'apprête à régurgiter de mes yeux déjà en larmes. Mais un murmure attire mon attention. Il est là. Assis, à genoux, près de la porte. Il prie. C'est donc avec Dieu que je devrais le partager.

Je l'observe un long moment, recueilli, imperméable au monde, faisant des gestes de salut, à gauche, à droite, puis se levant enfin. Il vient vers moi et me sourit avec la même sincérité, la même douceur que la

veille. Je l'aime encore ce matin. Il dit que la foi l'a sauvé, à son retour d'Europe. Je raconte ma communion puis la révolte contre la loi du père, toutes ces choses que je pensais enterrées à jamais. Sans la foi, il se serait tué.

Plus tard, le même jour

Promenades fiévreuses dans un Ouagadougou empoussiéré mais mythique. Le marché. Épices, odeurs, couleurs, étoffes à profusion. « Vous les Français, quand vous venez ici, vous cassez les prix, c'est un scandale ! » Il prend mon porte-monnaie, marchande pour moi, la contrebande de son rire me contamine, m'obtient des affaires en pagaille ; les achats volent autour de nous, tissus brodés, batiks, indigos, bijoux de pacotille ! Jus de *bissaps* sirotés dans de petits sachets en plastique au milieu de la rue étourdissante. Mots d'amour chuchotés comme une absinthe ensorceleuse. « Nous ferons une belle œuvre ou nous ferons un bel enfant. »

Dire oui. Oui à tout ce que tu diras, proposeras. Dire oui et t'appartenir. Choisir ce lien en toute liberté. Ma vie devient un puzzle qui s'ordonne. « Même si tu meurs, ce lien restera. » Moment dilaté, essentiel, où, marchant côte à côte, sous la lumière verticale de midi, je chante pour toi, un sourire rivé aux lèvres, l'esprit parfaitement libéré, nageant dans le vertige, tenant l'équilibre pas à pas. « *Stolen from Africa far to America, if you know your history...* » Autour de nous, ces enfants noirs aux jambes poussiéreuses et aux yeux quémandeurs, distillant l'amour. Chanter ensemble le cri de la blessure coloniale et sentir qu'il puise en Afrique sa source. Il me dévoile le sens des choses. Tout, autour de nous, devient décor à notre merveilleuse rencontre.

Sous l'auvent d'un petit bar, un mendiant aveugle, au visage biblique – barbe et chevelure blanches – se tient devant nous tout à coup. « J'ai la même bague que vous, monsieur. » Peut-être encore un signe. Une bague africaine faite de plusieurs métaux

enlacés, la bague donnée par Moussa Safara, qu'il tenait de sa mère. Le vieillard retire la bague de sa main. Et toi, Seydou! Tu achètes la bague pour reprendre le fil des liens brisés, respecter le passé et aller de l'avant. Possibilité de rester moi en me donnant à toi.

Après-midi, hôtel Indépendance

Seydou délaisse la cour du Colonel pour moi. Au bord de la piscine, dans leur incessant ballet, les cinéastes revendiquent leur indépendance auprès de bailleurs de fonds exerçant paresseusement leur domination, en sirotant des apéritifs exotiques. Les carrières de cinéastes n'ont cessé de se faire et de se défaire à l'hôtel Indépendance. Seydou égrène des noms magnifiques. Tahar Cheria, Paulin Vieyra, Souleyman Cissé, Sembène Ousmane, « le Vieux ». Imite leur ton, leurs mimiques, me fait rire. Le producteur malien poussé dans la piscine par le réalisateur guinéen, la femme du réalisateur burkinabé au lit avec le

comédien ivoirien, les grandes heures de la fédération des cinéastes africains...

À leur table habituelle, les cinéastes sénégalais évoquent leurs conquêtes nocturnes. Le gavroche noir raconte qu'il a séduit une productrice italienne qui a promis de produire son long métrage en échange d'une ou deux nuits d'amour. L'autre évoque les charmes des prostituées ouagalaises, beautés silencieuses chassant dans les couloirs de l'hôtel. Il se perd en conjectures sur les mérites de la prostitution, l'honnêteté de son pacte, la liberté qu'il préserve, pour monsieur – et pour madame. Les autres savent qu'il vit avec une matrone qu'il rêve de quitter – en vain. Samba Sidibé, qui ne se déplace pas sans un aréopage de femmes de vingt à soixante ans, explique sa nuit compliquée entre trois maîtresses, dont deux très bonnes amies qui ignorent qu'elles partagent le même amant... « Le Fespaco est pourri. Rien ne marche. Les films sont mauvais. Personne ne les regarde de toute façon. Ces films-calebasses sont juste là pour encombrer les

archives du quai Branly. C'est la dernière fois que je mets les pieds ici. »

– Ah ! mais *boy* ! Une femme qui lave son linge depuis bientôt quarante ans, elle sait le laver, *dé*.

Des voix fusent et l'une d'entre elles fait autorité, celle du vieux cinéaste aux lunettes rondes et à la barbiche en pointe :

– Le problème, camarades, est que le Colonel veut seulement, je le cite, « favoriser la production d'images africaines » : il se fout des cinéastes.

– Mais royalement, tonton ! appuie Samba Sidibé.

Mon griot, resté silencieux, prend soudain la parole :

– Écoute, tu es toi-même un véritable suppositoire du Ministère, comment peux-tu mordre ainsi la main qui te nourrit ?

Et il se tourne vers les autres – tous l'ont fait jouer dans leurs films, leurs courts et longs métrages. Ils rient à l'audace. Samba Sidibé reçoit la pique, forcé de sourire.

– Au fait, Seydou ! Comment va ta femme ?

Le sang bat dans mon corps. Seydou me serre contre lui : « C'est Hortense, ma femme. »

Hôtel Amoulsolo

Je suis avec Seydou comme depuis toujours. C'est mon homme, l'épaule qui me protège, l'enfant que je berce, l'amant avec qui le contact électrostatique peut durer des heures. L'homme dont je ne crains pas de porter l'enfant; dont je sens qu'il me respectera. Jamais ne m'abandonnera. L'ami, l'aimé. Notre rencontre sous les cieux du Burkina Faso – éden où je suis loin des miens et tu es loin des tiens, plongeant dans les tréfonds horizontaux d'une liberté absolue, condition *sine qua non* de La Rencontre. Drôle, spirituel, fantasque, sérieux... N'a-t-il pas trouvé la clé? Ces yeux fins, cette bouche qui me sourit dans le noir et me dit : « Je suis là! » Et je serai toujours là, pour toi et avec toi. Là pour faire nos films, là pour élever notre enfant. Ma mère sera étonnée. Peut-être même

trop déconcertée pour pouvoir être étonnée. Incapable de penser que je puisse aimer quelqu'un autant qu'elle je l'ai aimée.

Soir

Les hommes se ressemblent et divergent dans une étrange alternance. Moussa Safara est un mécréant, Seydou prie. L'un est fou, l'autre sage. Moussa Safara aime le bruit, la fête, l'ivresse. Seydou aime la solitude, l'ascèse. Comment puis-je aimer ces contraires? Notre relation se compose, esthétique, tendre, respectueuse. Première cigarette partagée. Petites faiblesses de l'autre qui se dessinent et s'acceptent avec tendresse. J'aime qu'il soit fier de moi et me présente comme sa femme. Et quand les autres disent qu'il a beaucoup changé depuis qu'il est devenu croyant – il ne boit plus, marche droit –, j'aime qu'il y renonce un peu pour moi. Boire un verre d'alcool, m'embrasser en public!

2 mars

Il me parle d'un lieu près de la mer. Keur Massar. Il ne parle que de Keur Massar. « Il faut que tu voies, il faut que tu voies, là-bas. Keur Massar. » *Keur* veut dire « maison ». Dans ma maison, tu viendras. Il a une manière de dire « cœur » qui me bouleverse et revient sans cesse dans sa bouche. Mon poète de Keur Massar ! Le mot résonne dans ma tête à mesure que s'épanouit comme une fleur en moi l'idée de rester en son étroite compagnie. Il dit qu'il rêve de raconter l'histoire d'une femme blanche en Afrique.

3 mars

Anna-Maria se laisse enfin intercepter sur la terrasse de l'Indépendance. La chevelure très brune, des bijoux tintinnabulant à ses bras, elle ne se déplace jamais sans une grappe de personnes bourdonnant autour d'elle, tout le monde semble la connaître et s'incliner sur son passage.

Assise à l'ombre d'un grand palmier, elle m'offre un cocktail aux fruits exotiques avec les tickets repas mis à sa disposition par le festival, dont elle est l'invitée permanente. Intarissable sur les films de l'année, elle m'accorde quelques minutes de son emploi du temps de grande prêtresse et écoute d'une oreille distraite le récit de ma rencontre. À l'évocation du poète de Keur Massar, son visage se ferme. La nouvelle de mon grand amour est accueillie avec une ironie glaçante. « Alors, tu nous fais coup de foudre à Ouagadougou, Hortense? » Son ton me semble si dur. Elle aussi, dans le passé, a connu ce genre d'aventures tropicales avec les cinéastes... Seydou est bien gentil mais c'est un rêveur, pour ne pas dire un *loser*. Sa carrière avait bien démarré lorsqu'il était en France, mais depuis qu'il est rentré au Sénégal, il n'a plus d'inspiration. « Tout le monde dit qu'il lui faudrait un relais en France pour relancer sa carrière, c'est peut-être cela que tu as envie d'être? Un relais français pour la carrière de monsieur? » Surtout... Elle a entendu dire qu'il était marié.

« Il faut savoir dire je-t'aime-au-revoir! », répète un sexagénaire blanc et adipeux à ses deux compagnes africaines assises à côté de nous, répercutant à l'infini ma désillusion. Les jeunes beautés outrageusement fardées réclament un autre verre, comme des petites filles. Est-ce que j'en veux à cette cruelle marraine de manquer autant de ménagement pour mon initiation ou est-ce simplement la vérité qui blesse? Je m'enfuis dans la rue, un Xanax sans eau pour calmer la douleur. Je trébuche, tombe à terre, reste là un moment, au milieu de la foule indifférente. Le bruit, la pauvreté, l'étrangeté, tout semble soudain insupportable.

Soir

Et c'est vrai, Seydou est marié. Le rendez-vous est près d'un petit maquis. Un lampadaire néon jette sur le décor une pauvre lumière verdâtre, nous sommes mal assis autour d'une table branlante. Moi, sens dessus dessous, et lui, devinant la

vérité éventée. À côté de moi, une matrone obèse s'est penchée pour passer un petit balai. Je m'accroche au rythme de ce balai qui tambourine dans ma tête. Il a commandé un Fanta et m'offre des brochettes. Sa main tremble. Impossible de manger. Le petit balai absurde, qui va et qui vient, le corps opulent de cette femme penchée en avant, l'idée de l'autre femme, martèlent en ma tête.

Il a réfléchi depuis notre rencontre. Il faut qu'il me dise. Il prend ma main, je frissonne. « Viens avec moi à Keur Massar et deviens ma femme. Ma deuxième femme. »

Ma chaise se casse, je tombe à la renverse, mon corps me fait mal, j'explose en larmes. Il me prend dans ses bras. La femme a continué sans sourciller à accomplir sa tâche, elle passe son balai près de nous, son corps lourd ployé vers le sol. Une plaquette de Xanax émerge, nécessaire. Il l'arrache de mes mains fébriles. « Hortense, maintenant, je suis là, tu n'as plus besoin de ces pilules pour aller bien, ne vois-tu pas qu'elles te maintiennent dans une dépendance? » Je devrais éclater d'un rire amer

face à l'ineptie de cette ultime superstition, mais je le regarde jeter au loin mes chers comprimés. Il me serre dans ses bras et m'emmène avec lui dans la rue, le corps enlacé au mien. Nous restons un long moment sans rien dire. Et je sais qu'il m'aime.

Il me parle de sa femme, avec qui aucun échange intellectuel n'est possible, puisqu'elle est quasiment analphabète (mais son talent pour gérer le quotidien de sa famille la place hors du commun). Elle lui est précieuse parce qu'elle le rattache à l'Afrique et pour cela, exactement, il ne pourra jamais la quitter. Elle est préparée à avoir une ou des coépouses par son éducation. Avec moi, au contraire, il pourrait former un couple d'artistes au-delà des frontières! J'imagine une matrone d'un certain âge, qui serait laide, armée d'un balai, d'une marmite, un tablier autour de la taille, parlant fort, comme toutes ces femmes que l'on voit vendre des beignets ou du tissu au marché de Ouagadougou. Un petit calcul cynique me laisse penser

que, face à moi, cette femme n'a au fond aucune chance. Je suis jeune, je suis blanche, je suis riche. J'ai tout, elle n'a rien.

Le même jour, piscine de l'Indépendance

Tout a été si fort, imprévisible et fatal. Premier moment de solitude, après trois jours passés à nager à cent à l'heure dans la fusion absolue des corps, des esprits, des sangs ! J'écoute à tue-tête les *sabars* frénétiques qui incarnent pour moi le feu de la passion et l'âme sénégalaise, à laquelle je sais maintenant que je suis liée, et pour toujours.

Le poète de Keur Massar.

Son sourire mobile, aux expressions déjà familières. Sa manière de parler, de rouler les « r », de construire ses phrases, de rire ! Sa pureté, sa spiritualité. Son lyrisme qui me captive. Sa révolte. Sa façon d'oser dire, là où les autres se taisent. La manière si fulgurante dont nous nous sommes trouvés – ou retrouvés – comme si nous n'étions qu'un dans une autre vie. Deux êtres

conscients d'avoir trouvé en cet autre le double – l'un homme, l'autre femme, cette même souffrance, ce même éclat de vif-argent, cette même traversée des choses ou ce don de double vue.

Croisant une dernière fois Anna-Maria sur la terrasse de la piscine de l'Indépendance, au milieu des décombres de la dernière fête, alors que la radio continue de passer le jingle languissant du Fespaco, j'annonce à la grande prêtresse que je reste en Afrique pour me marier avec Seydou. « Très bien, si c'est ton choix, bonne chance ! Il est plutôt beau et sympathique. Mais sa femme, qu'en fais-tu ? » J'explique que Seydou ne partage rien avec elle, qu'elle ne sera pas une rivale, car nous ne sommes pas sur le même terrain, m'estimant très moderne d'accepter ainsi la polygamie, fière de revendiquer mon absence de préjugés racistes. Anna-Maria se contente de me souhaiter bon voyage avant de disparaître dans un froissement d'étoffes et d'effluves d'un parfum Yves Saint Laurent.

Je retrouve Seydou sur la terrasse. « Ne t'en fais pas, elle fait partie de la vieille génération des paternalistes de la Françafrique et ne comprend rien à l'amour entre un Africain et une Française, elle ne s'est jamais risquée à le vivre vraiment. » Alors c'est moi qui propose : s'il veut, après Keur Massar, il viendra me rejoindre en France pour relancer sa carrière cinématographique. « Tu es généreuse ! C'est une qualité que l'on aime au Sénégal. Elle montre la noblesse de cœur. » Mais ce qu'il veut, c'est juste que je découvre l'endroit où il vit, modestement, avec sa famille. La véritable Afrique.

6 mars, gare routière de Ouagadougou

Keur Massar est à deux jours d'ici, si Dieu le veut. La chaleur est déjà étouffante. La poussière emplit l'atmosphère de la gare routière, non-lieu à la périphérie de la ville, d'où se sont évaporées les silhouettes sophistiquées, savant fruit métissé du Fespaco. Une agitation fébrile règne autour du

bus, sur lequel plusieurs hommes en sueur chargent d'énormes sacs de marchandises. Le chargement semble dépasser le véhicule de toutes parts. Des ficelles retiennent ensemble cet immense chapeau mou fait de toiles de jute, de bâches, de cantines, de valises tout en vrac et écrasées, les unes contre les autres. Je suis la seule Blanche. La seule femme. J'observe s'affairer ces hommes, dont certains jettent leurs dés au hasard et s'élancent pour un périple fou à travers le Sahara jusqu'aux rives de Lampedusa ou jusqu'à Barcelone, tandis que Seydou et moi prolongeons notre lune de miel. On regarde mes jambes. Mes genoux émergeant des plis de ma jupe. « Ne t'occupe pas du regard des gens, il faudra souvent l'affronter. » Derrière son volant en Skäï, face à un autocollant représentant La Mecque, le chauffeur a un visage dur, bistré par le soleil et enturbanné de bleu à la manière des Touaregs. Il négocie les places. Mon porte-monnaie est vide. Le bus s'appête à partir. Seydou avait très peu d'argent pour venir, sort son dernier billet de sa poche, demande le prix du

voyage au chauffeur. « 30 000. » L'homme bleu ne tourne pas la tête vers lui et articule le chiffre en fixant un point sur l'horizon.

– Pour deux personnes, chef, on peut faire 50 000 ?

– Cette Blanche-là, elle peut pas payer comme tout le monde ? Ils nous colonisent et après ils demandent des prix d'amis !

Seydou se lance dans une tirade grio-tique à effets de manches, je me retiens de sourire et prie pour qu'il gagne.

– Chef ! Il faut nous comprendre, nous n'avons plus le temps de passer à la banque, on nous attend pour notre mariage à Dakar, il y a toutes nos familles, elle a déjà fait un long chemin depuis la France pour venir jusqu'à nous... C'est le mariage de la race noire avec la race blanche, est-ce que vous n'êtes pas pour la paix entre les peuples ? Dieu est grand, il ne vous oubliera pas.

– O.K., allez !

Seydou tend au Touareg ses derniers billets de banque. Il me fait un clin d'œil victorieux, nous partageons un rire sous cape. « Quand tu seras à Keur Massar, tu n'auras plus besoin d'argent. »

Mi-journée, Bobo-Dioulasso

Chaque seconde, notre lien se renforce et notre vie se déploie comme une carte du monde, révélant l'accès aux sphères initiatiques. Existe-t-il un couple plus beau et une aventure plus sûre ? Dans le bus brinquebalant et bondé, tout le monde parle, mange, éructe, et ronfle. Une borne indique : « Bamako 500 km. » Je ris aux éclats en pensant à mes parents, à Caen. La deuxième femme du poète de Keur Massar s'avance dans ce rêve à deux, sur la route de latérite qui l'emmène vers son destin !

Après-midi

Une panne d'essence nous immobilise un temps infini. Je refuse de jouer les Occidentales impatientes. Seydou aime que je sois déjà une véritable Africaine. Nous sommes absorbés l'un par l'autre. Il veut tout savoir, tout comprendre. Il est amoureux de mes formes, qui ressemblent à celles des Sénégalaises, rondes et généreuses, il

est fasciné par ma jupe, beaucoup plus courte que celles que permet la mode africaine, qui ne dévoile en aucun cas les mollets. Mes mollets! Je ris aux éclats. Il aime mes mollets! Enfant, ma mère m'obligeait à prendre des cours chez un kinésithérapeute pour redresser mes mollets. Au Sénégal, des mollets arqués sont considérés comme une promesse érotique et un signe de fécondité. «Tu es très belle.» Qui m'a dit que j'étais belle, à part ma mère? Il parle du rapt, moment fort de la tradition amoureuse des Wolofs, ce qui l'a décidé à oser m'emmener à Keur Massar. Lors des mariages sénégalais, il est de tradition de simuler le rapt avant la cérémonie. La veille de son mariage avec Awa, c'est ce qu'il a fait. Mais notre rapt à nous est mythique. Il me chante à voix basse la chanson de geste de notre aventure. Awa. Elle s'appelle Awa. Quel âge a-t-elle? Comment est-elle? Que serai-je à ses yeux? Vais-je le perdre? Awa, drôle de nom? Il dit que la femme qui lui donne la vie est une déesse... C'est cette déesse qu'il veut en moi. Il reste songeur un moment, comme

si la pensée d'un enfant replié sur lui et grandissant dans un ventre l'habitait pendant quelques instants puis : « Toi, tu auras un enfant métis, ce sont les plus beaux enfants du monde. »

18 heures, gare routière de Bamako

Débarquons en escale dans les ruelles non goudronnées du quartier sénégalais de Bamako, jusqu'à la maison de parents éloignés de Seydou. Au milieu de la cour en terre battue, des poules picorent autour d'une voiture rouillée. « Seydou ! » Une femme gironde, assez âgée, s'approche, les bras ouverts. « Bonjour tante Aïda ! Je te présente Hortense, ma nouvelle collaboratrice. » Le wolof recommence à zigzaguer dans leur français survolté. Une innombrable famille vient me saluer, me regarder, me toucher. On me complimente sur mes yeux, « bleus comme ceux d'Alain Delon », on m'entraîne dans un petit salon où des enfants mangent du riz-au-poisson dans un grand plat en aluminium posé à même

le sol. On m'apprend à manger avec la main, dans le plat. Pas d'assiettes, pas de couverts, pas de ronds de serviettes! Je les fais rire.

Le riz-au-poisson a des saveurs étranges. Ma mère m'obligeait à finir mon poisson et voilà que la voix de Seydou m'explique que le poisson est de tous les menus au Sénégal, ce pays de pêcheurs (que ferait un Sénégalais sans le poisson, multiplions donc les petits poissons!). Je m'étrangle – une arête peut-être? Seydou choisit un bon morceau et le place devant ma main, dans le plat. Je ne peux plus rien avaler. Je frôle son bras et frissonne. Le désir me noue l'estomac. « C'est bizarre, je n'ai pas faim. » Il murmure. « Moi non plus. » Nous nous sentons, nous observons, nous désirons. « Garde ton désir. Ne montrons rien ici. »

Miraculeuse, la douche au tomber du soleil, dans une petite pièce rudimentaire à ciel ouvert, où l'on m'a préparé un seau rempli d'eau, accompagné d'un gant de crin. Je savoure ce moment de solitude, me déshabille lentement, voluptueusement.

Mes avant-bras sont dorés par le soleil. Le haut de mes cuisses, mon ventre, mes seins, tout le reste de mon corps est blanc. La mousse glisse sur ma peau. L'eau est froide, mais il fait chaud. Soudain, je me sens observée et m'immobilise, la main sur mon sein mousseux. Il est là, derrière la porte en bois ajourée. Il me regarde. Je reste interdite et m'approche lentement de lui, nue, en silence. Il regarde mes yeux, mes seins, mon ventre, mes cuisses. Le désir s'innerve en moi comme un trait de curare. J'entends son souffle. « Ne dis rien, personne ne doit savoir ce qui se passe entre nous pour le moment. » Qu'il entre ! Qu'il fracasse la porte de cette douche et pénètre dans cet espace où chaque pore de ma peau attend sa semence ! Qu'il vienne me faire l'amour, qu'il caresse ma peau ruisselante avec ses mains maîtresses de mon plaisir, que tout cela lui appartienne et explose les limites de la connaissance ! La danse du silence nous propulse l'un contre l'autre, va-t-il se décider, je suis encore ruisselante de désir, je veux tout ce qu'il veut, je sais ce que le monde entier recherche, mon corps est

déliquescent, mes jambes presque coupées. Il recule et brise le charme : « À tout à l'heure, Hortense. »

Nuit, salon

Deux matelas au sol. Son corps à portée du mien. Trois enfants dorment sur le canapé. Je guette son corps, sa peau, son regard. Nos yeux font flamber le silence. Les ailes immenses de l'oiseau de feu se déploient dans mon ventre. Et dans la nuit chaude, au milieu du salon, sous le ventilateur, n'en pouvant plus d'attendre, nous faisons l'amour. « J'en ai envie depuis tout à l'heure. C'était insoutenable. » Morsure suave du sein. Caresse qui avance sous le ventre. Il n'entre pas, mes sens s'affolent. Sa main incandescente sur ma peau transformiste. Son sexe dur face à mon ventre. Mais que nos corps explosent ensemble !

– Qu'est-ce qui m'arrive, Seydou ?

Les enfants sont réveillés. La tante Aïda est debout et lance une phrase taquine en

wolof à Seydou avec clin d'œil amical.
Wolof salace, wolof *saf-saf*.

– Tu as réveillé tout le monde, voilà ce qui t'arrive !

Il caresse mes cheveux tendrement. Nous parlons, enlacés. Il dit qu'en prenant de l'âge un homme s'intéresse davantage au plaisir féminin. Notre couple a une charge érotique que lui non plus n'a jamais connue. Il vomit ce mythe venu d'Occident selon lequel l'homme noir aurait une puissance sexuelle hallucinante. Il faut que cette puissance *soit* hallucinante – tu as lu Frantz Fanon ? J'ai fait l'amour des dizaines de fois. Avec des Noirs, avec des Blancs. Avec passion éphémère. Avec frénésie. Avec amour masochiste. Avec tendresse. Avec sexualité débridée. Avec fougue. Avec ennui. Avec alcool et déception. Avec ou sans effort. Avec des larmes. Mais je n'avais jamais connu le plaisir que vient de me donner Seydou.

7 mars, train Bamako – Dakar

À l'aube, nous grimpons dans un vieux train à compartiments des années cinquante. Au-dessus de notre siège, une vieille photo en noir et blanc de Villars-de-Lans. J'y ai passé ma première étoile. Seydou y a vécu une expérience traumatisante de manutentionnaire. « C'est terrible le froid des montagnes. » Nous restons un long moment sans rien dire, les yeux fixés sur le paysage désertique.

Filons droit vers la mer à travers le continent. La ligne des rails fend la terre rouge comme une blessure virile. Le fer du colon dans la chair de l'Afrique! Traversons des plaines rouges aux arbres secs poussant en désordre sur la terre crue, des villages en terre séchée, ancestraux. La terre brûlée.

Du Mali, les hommes enturbannés de bleu, le son cristallin des coras suintant des télévisions. Les ordures, laissées aux bêtes, se décomposent en quelques jours et la poussière revient à la poussière. Pourquoi chasser les araignées puisqu'elles-mêmes

chassent les moustiques? Les femmes me sourient et me touchent. Leur corps est apparent et majestueux. Du Mali, le désordre des sons, des couleurs. La rigueur établie par les Blancs semble lentement contournée, effacée, recyclée pour que les choses reviennent à un rythme organique dans lequel animaux, humains circulent, vivent, meurent dans une sorte d'harmonie violente, mobile, chatoyante. Mains touchées, verres partagés, chaque chose à tout moment s'échange. L'argent est omniprésent et en même temps n'a pas importance. Il n'est pas leur dieu. Il n'y a que dans notre Europe païenne qu'il est devenu une fin en soi.

Nous restons assis pendant des heures. La chaleur nous rend immobiles. Le temps est long. J'ai faim, soif, nous n'avons plus rien. À chaque arrêt, des villageoises vendent aux voyageurs une eau glauque en bouteille. La soif est si forte que nous buvons cette eau tiède et putride, au goulot. Je m'habitue à être sa femme et je rêve, je remue en rêvant, tandis que ce train m'emmène vers

Dakar et mon destin, enlevée que je suis par le poète de Keur Massar. Il me demande de retirer ma bague pour le moment. La maison est dirigée par sa mère, si elle m'accepte, tout ira bien. Comment seront ses femmes, et ma vie?

Midi, Tambacouta

Tambacouta, une cité écrasée de soleil à la frontière entre le Mali et le Sénégal. Une grosse femme mûre, habillée d'un boubou ample, chargée de gros sacs, vient s'installer en face de nous. L'arrêt est infini, la soif lancinante. Le compartiment se remplit peu à peu d'autres femmes chargées d'énormes sacs aux fermetures Éclair renforcées par de la ficelle. Des commerçantes.

Seydou regarde la plaine où l'ocre jongle à l'horizontale avec le bleu. Dix ans sans faire de cinéma. « Celui qui fait du cinéma est un griot des temps modernes. Je suis griot, c'est ma caste, et le griot est celui qui raconte des histoires chez nous. La France

a voulu nous apprendre le cinéma, comme si nous ne savions pas raconter nos histoires. » Me voici embarquée dans la chanson de geste de sa famille et sa légende ancestrale. Et si j'aime les contes?... Ma mère me lisait des contes quand j'étais petite, et comme je buvais ses paroles...

– Tu connais l'histoire de la femme aux moustaches de lion ?

Il s'installe bien droit sur son siège et prend un ton de conteur ; je me laisse bercer, tandis que notre train glisse toujours à travers la brousse sèche, où émerge de temps en temps un baobab trapu et solitaire. « Il était une fois... une femme qui vivait heureuse. Mais un jour, son mari a rencontré une autre femme et l'a délaissée. Elle est allée voir une sorcière qui lui a dit : "Si tu veux retrouver ton mari, pars dans la brousse, et ramène-moi une moustache de lion." Et la femme est partie dans la brousse. » Toutes les passagères sont à l'écoute de Seydou, dont la voix scandée et douce nous hypnotise. Il les regarde tour

à tour puis revient planter son regard dans le mien. « Mais ce n'est pas facile d'arracher les moustaches d'un lion. Sa quête a duré des années. Jusqu'au jour où le lion s'est approché d'elle et l'a laissée prendre une de ses moustaches. Alors elle est rentrée chez elle. Son mari s'était disputé avec l'autre femme et l'attendait. La sorcière lui a dit : "Je t'ai envoyée à la chasse aux moustaches de lion pour que tu passes du temps à réfléchir et que tu reviennes grandie." Quelque temps plus tard, cette femme a eu un enfant. Je l'avais oubliée cette histoire, c'est toi qui me l'as rappelée. »

Nous aimerions nous embrasser mais la pudeur nous retient. Les plaines défilent dans la chaleur, étouffante. La faim, la soif. Les commerçantes affalées mangent des mangues, des cacahuètes, sirotent des *bissaps*. Le sol du wagon se jonche d'ordures. À la station suivante, j'achète à une vendeuse ambulante une bouteille d'eau en plastique, avec nos dernières pièces. L'eau trouble, presque brune, a un goût infâme. Les relents de pisse venus des toilettes se

mêlent à sa saveur écoeurante. La commerçante nous regarde avec attendrissement, sans rien perdre de nos conversations. Manque d'argent. En garder pour l'eau. Et comment payer le taxi jusqu'à Keur Massar, qui sera encore l'objet d'une âpre négociation...? Envie d'arriver – pour arriver quelque part – et très peur, très triste de vivre avec lui la fin de l'état de grâce. À la fin du voyage, la commerçante nous tend un billet : « Vous deux, on voit que vous vous aimez. Tenez, pour votre taxi. »